

WILLIAM CLIFF

**La sainte
famille**

ROMAN



LA TABLE RONDE

LA SAINTE FAMILLE

DU MÊME AUTEUR

- Écrasez-le* (Gallimard, 1976).
Marcher au charbon (Gallimard, 1978).
America (Gallimard, 1983).
En Orient (Gallimard, 1986).
Conrad Detrez (Le Dilettante, 1990).
Fête Nationale (Gallimard, 1992).
Autobiographie (La Différence, 1993).
Journal d'un Innocent (Gallimard, 1996).
L'État Belge (La Table Ronde, 2000).
Lointaines Patries (Anatolia/Le Rocher, 2001).

WILLIAM CLIFF

LA SAINTE
FAMILLE

Roman



LA TABLE RONDE
7, rue Corneille, Paris 6^e

LETTRES DU CABARDÈS (et d'ailleurs)
Collection animée par Jean-Claude Pirotte

Au pied de la Montagne Noire audoise, le terroir du Cabardès est devenu un lieu de création littéraire. Les livres inspirés aux écrivains invités « en résidence » par l'association Lire en Cabardès, le Syndicat de l'A.O.C. Cabardès et la commune d'Aragon, sous l'égide du Centre National des Lettres et du Centre Régional des Lettres du Languedoc-Roussillon, sont accueillis dans cette nouvelle collection, qui espère montrer combien la province est universelle.

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2001.

ISBN 2-7103-2388-5.

I

Cette année-là, je reçus une lettre du Baron (nous étions vers le mois de mai) rédigée dans les termes suivants : « Je vous écris de Montolieu, parce que je désirerais que vous veniez passer ici les mois d'hiver. Ici, l'hiver, ce n'est pas comme dans nos pays du Nord. Je voudrais que vous veniez passer ici l'hiver. Je ne vous promets rien. Simplement vous aurez à éprouver l'ambiance typique qui règne ici en hiver. Je ne vous le demande que pour une seule fois. Venez et observez comme l'on est influencé ici par les circonstances, venez expérimenter ici une solitude, une réclusion différentes. » Comme j'étais redevable au Baron de plusieurs choses qu'il avait faites quand j'étais malheureux, je ne pus lui répondre que par l'affirmative. Aux dates prévues, je rassemblai quelques effets et, sac au dos comme un scout de l'ancien temps, je me mis en route pour Montolieu. La lettre continuait de la façon suivante : « Il y a longtemps que je m'in-

téresse à ce que vous faites. Certes, que nous soyons tous deux originaires de la même ville, et aussi que j'aie connu votre père dans mon adolescence et qu'il ait exercé sur moi un grand ascendant, n'est pas sans influence sur cet intérêt pour vous. Je me souviens très bien de quand il venait faire ses visites chez ma tante et qu'il s'attardait à bavarder après avoir rédigé son ordonnance. Vous ne pouvez savoir combien j'étais heureux de le voir (c'était un très bel homme) et surtout de l'entendre (il parlait d'abondance et faisait toutes sortes de considérations qui me passionnaient et me délivraient de l'atmosphère terne et morne de ma famille). On aurait dit qu'il avait tout son temps et que d'autres visites ne l'attendaient pas. Et moi je ne demandais qu'une chose : qu'il reste le plus longtemps possible. Mais ce n'est pas seulement en souvenir de votre père. (Ici je passe l'énumération de ce que le Baron m'attribuait comme "faits et gestes remarquables".) Chaque fois que j'ai eu l'occasion de vous rencontrer, j'ai été allégé d'une taie difficile à dissiper. Par quel charme ? Je ne sais. Pourtant nous sommes tous deux de "bords" absolument opposés. (Ici je passe plusieurs détails ayant trait aux différences de notre éducation, de nos premiers pas scolaires et de nos études et j'en profite pour informer le lecteur que,

personnellement, je considère celui que j'appelle le Baron comme bien supérieur à moi — ce qui explique que je n'ai pas accepté sans appréhension son invitation. Nous nous faisons souvent de fausses idées sur les autres et il me semblait qu'en l'occurrence le Baron se faisait de fausses idées sur moi et particulièrement sur les “ faits et gestes remarquables ” qu'il m'attribuait.) Je sais qu'il y a des choses de mon “ bord ” qui ne vous plaisent pas. Je vous demande d'essayer de les effacer de votre esprit puisque pour moi elles n'existent pratiquement plus. Si elles ont beaucoup compté dans ma vie et qu'elles ont été jusqu'à déterminer mon espèce de réclusion présente, cela est déjà estompé par le temps et surtout par l'espace : cet éloignement, mon obligation actuelle de vivre ici et le moins mal possible. Sans doute êtes-vous en droit de me demander : mais que ferai-je tout un hiver à Montolieu ? c'est un endroit insignifiant dont on fait le tour en un petit quart d'heure ! que voulez-vous que j'y fasse tout un hiver alors qu'il n'y a rien à y faire ? pourquoi m'exiler loin de ma vie habituelle, de ma famille, de mon confort ? loin surtout de toute modernité ? Dans ce village perdu, que voulez-vous que j'éprouve ? Je sais : vous m'avez parlé du vin. Mais, grand Dieu ! est-ce là tout ce que cet endroit peut offrir : un nouveau cru d'une

excellence sans pareille, dit-on ? Oui, cher Ami, je m'incline, vous avez raison. » Si je devais continuer dans cette veine, j'ajouterais d'autres choses qui concernent l'existence d'un homme tel que moi, qui concernent ma vie, que j'ai toujours voulue très libre. Oui, il m'est arrivé de devoir travailler. Ayant connu la pauvreté, j'ai depuis longtemps veillé à ne pas manquer d'argent et à en avoir de suffisantes réserves pour ne pas être dans le besoin. Mais dès que j'eus suffisamment de ces réserves, j'en ai profité pour prendre le large. Le monde m'intéresse. La terre m'a toujours semblé bonne à visiter. Aujourd'hui si je vois en souvenir tout ce que j'ai traversé, je me dis : comment ai-je pu ? Donc (souvent sur un coup de tête), j'ai pris la liberté de partir n'importe où dès que j'en avais les moyens. Quitte à revenir et à ne plus bouger comme certaines bêtes le font en hiver (et n'était-ce pas justement ce que le Baron me demandait de faire dans cet endroit perdu ? mais on ne demande pas à un animal d'hiberner hors de sa tanière). J'ajouterais encore que j'ai pris l'habitude de satisfaire mes passions comme j'en ai envie. Il peut arriver que je doive « faire pénitence ». J'accepte la retraite au sens chrétien du terme pour payer mes péchés. J'accepte la peine parce que je crois qu'elle épure l'âme. Mais, Baron, vous m'en

demandez un peu trop et vous, qui êtes de l'autre « bord », me semblez bien dur et exigeant comme confesseur et directeur : jamais je ne vous avais considéré sous cet angle et vous ririez en voyant ces écritures. « Satisfaire mes passions » a une influence sur mon état d'esprit. J'ai expérimenté que si je reste longtemps sans ces satisfactions, je deviens triste et bougon. Est-ce que vous désirez avoir devant vous quelqu'un de triste et bougon qui vous en voudra de l'avoir cloîtré ? Vous savez aussi que je déteste la France. La France est trop française. Trop satisfaite d'elle-même. Elle s'endort dans ses vins et ses fromages. Alors ? Que voulez-vous que j'aie y faire ? Il fut un temps où la France rayonnait dans le monde. L'homme ne vit pas seulement de pain. Or, il n'y a plus de pensée en France. Voilà ce que je vous dirais, Baron, mais que je ne vous dirai pas. Il y a trop longtemps que vous vivez en France. Vous en avez attrapé les humeurs. Vous ne vous rendez même plus compte de l'ambiance où vous êtes plongé. Car enfin : qu'est-ce que c'est que cette existence provinciale en France ? ces structures sociales enfoncées dans les mentalités comme du béton ? Moi, Baron, j'ai envie de respirer, m'entendez-vous ? J'ai envie de parler à des gens et non à des automates, des pions terrorisés à l'idée de se mettre en danger et qui sentent le

cadavre. Et, sans parler de spiritualité, qu'en est-il de la grandeur en France? Je ne parle pas d'enflure (laquelle abonde et foisonne) mais de vraie grandeur telle qu'elle a pu exister, c'est-à-dire simple, naturelle, souriante, une grandeur typiquement française et qui a fasciné la terre; dites-moi: qu'en est-il? qu'est-elle devenue? où l'entendez-vous? où la voyez-vous écrite? quels sont les monuments d'aujourd'hui qui la représentent?

J'ai autre chose à vous dire tant que j'en suis à vous parler de moi et de ma répugnance à aller m'enterrer dans ce village perdu : je crois que le fond de l'âme humaine est la douleur. Regardez les yeux d'un homme qui ne sait pas qu'on l'observe et vous y verrez la douleur — ou l'angoisse. Pour les autres mammifères, c'est pareil, car l'homme n'est rien qu'un mammifère comme les autres (l'œil de l'oiseau exprime une espèce de colère ou d'étonnement, celui du reptile un cynisme vorace et impitoyable). Je n'ai jamais compris comment le « petit d'homme » pouvait sourire si facilement à ceux qui lui font leurs salutations grotesques. « Petit enfant qui viens de naître et qui as hurlé de toute la force de tes poumons, pourquoi si vite souris-tu à ceux de tous âges qui t'entourent ? Cette vieille femme hideuse qui te montre ses gencives ravagées, pourquoi lui souris-tu ? Ce monstre d'ivrognerie, de paillardise, d'avarice et

d'égoïsme, cet homme au visage imbécile et boursofflé qui te fait cadeau de son horrible grimace, pourquoi lui souris-tu ? » Oui, le sourire du bébé est un très grand mystère quand on songe que sa vie ne sera que douleur. Donc pour moi la ville est très nécessaire parce que, lorsque cette douleur incessante devient trop présente, je n'ai pas d'autre moyen pour m'en soulager que de sortir dans la rue, voir d'autres hommes et constater que je ne suis pas seul à souffrir. Je vais dans la rue, je marche vers le quartier commerçant et je me plonge dans la foule (j'aime qu'il y ait foule parce que seule la foule permet à l'homme de croire qu'il n'est pas observé). Là, je regarde toutes les variétés d'hommes qui existent et je sens un grand soulagement à voir que je ne suis pas seul à porter dans mon cœur cette douleur incessante. Il y a des caractères humains qui en sont moins empreints. D'autres, au contraire, la portent avec une ostentation sans vergogne. Et seule la foule, la foule soi-disant anonyme, permet l'étalage complet de ce malheur. Je marche au milieu d'elle, avec elle, je me fonds en elle, je me répands dans ses membres, dans ses sexes, dans toutes ses progénitures et je dévore avidement du regard ces faces dilatées par l'hébétude grégaire. Vous connaissez l'arrogante vanité des jeunes ? Vous voyez comment ils font

éclater leur excès vital en plaisanteries et en jeux de toutes sortes ? Vous constatez et vérifiez ce qu'ils pensent et ce que vous avez pensé à cet âge : « La mort n'est pas pour moi, c'est un mot abstrait auquel je n'ai nulle part. La mort ne frappe que des gens d'une autre espèce, et je n'ai rien à voir avec cette autre espèce que je méprise, qui ne sait rien de la vérité ni des vibrations authentiques de l'existence. » Mais : surprenez donc un de ces jeunes par hasard seul et perdu dans la foule. Regardez-le. Sondez son regard. Eh ! vous y verrez la même douleur, la même angoisse l'habiter. Même douleur, même angoisse, mais plus vibrante, plus criante, plus suppliante. Oh ! qui dira combien douloureuse est l'âme d'un jeune ! Je l'observe. Et malgré la grâce vaniteuse dont il se pare, je le pénètre et je vois ce que j'ai souffert à son âge, je le plains et je trouve que mon état présent n'est pas si douloureux, et peu à peu, d'observer ainsi tous ces frères humains jetés au pavé et sous le regard les uns des autres, une sorte de paix et de tranquillité vient en moi et me fait oublier la douleur qui me travaillait. Alors, ayant traversé tout le quartier commerçant, je peux m'élever par degrés hors du bas de la ville et gagner des régions plus sauvages, moins peuplées où j'aime m'attarder dans la compagnie des hauts et grands arbres

très feuillus (tels qu'il n'en existe pas dans votre Midi trop sec) et là, une autre expérience commence. Je m'attarde, je laisse mon regard se perdre dans l'ombre produite par l'abondance du feuillage. Parfois je passe mon bras autour d'un tronc, je tâte de ma main l'écorce. Mais mon regard, lui, n'arrête pas de se dissoudre dans le vert mouvant qui le fascine. Je suis absorbé. Ainsi étonné, et comme dépossédé de moi-même, et complètement lavé du tourment qui me faisait mal, je puis enfin rentrer dans le bas de la ville et retrouver les rues peuplées où dès lors je vois mes frères d'un œil presque indifférent : je passe au milieu d'eux, je dois me retenir pour ne pas les bousculer, les brutaliser. À présent, ils me semblent ineptes. Et, avec condescendance, je les traverse pour retrouver au plus vite l'asile et l'isolement que je cherche. Je rejoins ma retraite avec délices et recommence à vivre avec sérénité. Mais dites-moi : comment voulez-vous dans votre village que je me procure semblable itinéraire ? où est-il possible d'être anonyme et à la fois accompagné dans ce bourg écarté ? Ah ! vous allez me soumettre à de dures épreuves !

Ou bien il m'arrive, sous l'influence d'un excès de boisson de la veille, d'errer dans la ville n'importe où. Ma tenue vestimentaire m'est indifférente, ma coiffure, mon visage. J'étais sorti pour faire une commission. J'ai marché à travers les rues. À présent je marche, je marche sans savoir où je vais. J'entre dans des bouquineries, des bibliothèques publiques. Je me fatigue la vue à déchiffrer des pages. Je poursuis à la trace telle femme. Je vois quel genre de livre elle cherche. J'envie le livre qu'elle a trouvé. Je me précipite dans une autre bouquinerie avec l'espoir d'en trouver un du même genre. Mais je vois que cette femme m'a déjà précédé. Elle a déjà exploré les rayonnages et mis la main sur le livre qui l'intéresse. Il se trouve que je sens de façon très puissante l'objet exact de sa convoitise. Et je rage qu'elle ait mis la main sur lui avant moi. Tant et si bien qu'à la fin je me dis : « Voyons ! Ressaisis-toi ! » Je quitte la bouquinerie,

rait pour me dire ce qu'il en pense. À Aulnoye, il s'enfuit presque et je me demandai si ce n'était pas la peur que je ne voie son père ou ne sois vu par lui, qui devait l'attendre à la gare. J'étais confus et confondu. Et ruminant ma honte, j'embarquai pour Mons où j'attendis une demi-heure dans les décombres et saletés de la place Léopold une correspondance pour Bruxelles, la poubelle européenne. (Baron ! alors ? le vin de Cabardès sera-t-il bon cette année ?)

Cet ouvrage a été réalisé par la
SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Éstrée
pour le compte des Éditions de La Table Ronde.
en février 2001.